



HAL
open science

Review to M. CL. CONTI, Le terrecotte architettoniche di Selinunte, tetti del VI e V secolo A. C., Museo civico di Castelvetro e parco archeologico di Selinunte (Biblioteca di “ Sicilia antiqua ”, 5), Pise/Rome, 2012, RA 59, 2015.1.

Vincenzo Capozzoli

► **To cite this version:**

Vincenzo Capozzoli. Review to M. CL. CONTI, Le terrecotte architettoniche di Selinunte, tetti del VI e V secolo A. C., Museo civico di Castelvetro e parco archeologico di Selinunte (Biblioteca di “ Sicilia antiqua ”, 5), Pise/Rome, 2012, RA 59, 2015.1.. *Revue archéologique*, 2015, 59, pp.222-227. 10.3917/arch.151.0175 . hal-03920989

HAL Id: hal-03920989

<https://hal.science/hal-03920989v1>

Submitted on 20 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Presses Universitaires de France | « [Revue archéologique](#) »

2015/1 n° 59 | pages 175 à 253

ISSN 0035-0737

ISBN 9782130651222

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-archeologique-2015-1-page-175.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus bibliographiques », *Revue archéologique* 2015/1 (n° 59),
p. 175-253.
DOI 10.3917/arch.151.0175

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

peint, soulignant l'illusionnisme caractéristique de l'architecture alexandrine de cette période, dont témoignent particulièrement son bandeau à svastikas et son talon orné de rais de cœur. Son appartenance à une composition à deux niveaux n'est pas sans intérêt pour la restitution éventuelle d'au moins une partie de l'édifice d'où proviennent d'autres fragments du secteur.

Ce nouveau fascicule des *Études Alexandrines* apporte donc une précieuse contribution à notre

connaissance de l'architecture hellénistique de la ville et pose des jalons, tant stylistiques que chronologiques, dont l'importance pour les prochaines monographies monumentales ne manquera pas de se confirmer.

Pierre GROS,

Membre de l'Institut,
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
23, quai de Conti,
75006 Paris.

CONTI Maria Clara, *Le terrecotte architettoniche di Selinunte, tetti del VI e V secolo A. C., Museo civico di Castelvetrano e parco archeologico di Selinunte (Biblioteca di « Sicilia antiqua », 5)*, Pise/Rome, Fabrizio Serra editore, 2012, 1 vol. 21 x 31, 352 p., nombr. fig. ds t.

Dans l'enthousiasme récent pour les systèmes de décoration architecturale, qui a vu la publication des ouvrages de M. Lang sur les toits de Grande-Grèce et Sicile et de G. Aversa sur ceux des colonies achéennes¹, l'étude monographique de Maria Clara Conti (dorénavant MC) dédiée aux terres cuites architecturales de Sélinonte des VI^e et V^e s. av. J.-C.² trouve parfaitement sa place. Ce volume, qui fait partie de la jeune collection *Biblioteca di « Sicilia Antiqua »* dirigée par E. De Miro (et dont le prix n'est pas négligeable : 225 €), présente le dossier complet des terres cuites architecturales (dorénavant TCA) de Sélinonte archaïque et classique, conservées au Parc archéologique de Sélinonte et au musée de Castelvetrano (Trapani). Pour l'a. — experte dans ce domaine et actuellement chercheur au Département des études historiques de l'Université de Turin —, cet ouvrage constitue une synthèse des recherches menées depuis 1996 sur les toits et les décorations architecturales de Sélinonte et de son territoire, après un premier travail sur les

métopes du pré-Héraion de l'embouchure du Sélé (Poseidonia)³, une structure dont l'emplacement est désormais assuré grâce aux missions de fouilles franco-italiennes de ces deux dernières décennies⁴.

Dans une langue très technique, mais toujours claire et précise, MC nous emmène dans l'univers des « toits » de la Sélinonte grecque, en essayant de définir les traits caractéristiques d'une culture architecturale coloniale tout à fait spécifique. Il va de soi que ce travail s'appuie sur une série de contributions essentielles pour l'histoire de Sélinonte et, notamment, de l'architecture dorique en Sicile : de ce point de vue les corpus élaborés par E. Gabrici puis par G. Scichilone ne représentent pas seulement une base documentaire de référence, mais aussi un élément de comparaison terminologique et méthodologique⁵.

La recherche est présentée en quatre chapitres. Le chap. I discute les problèmes stratigraphiques et méthodologiques, ce qui explique qu'un seul toit (toit 26) sur les 27 identifiés peut être attribué de

1. M. LANG, *Der bunte Himmel: Untersuchungen zu den Tondächern westgriechischer Typologie (BAR IS, 2098)*, Oxford, 2010 ; G. AVERSA, *I tetti achei: terrecotte architettoniche di età arcaica in Magna Grecia (Tekmeria, 15)*, Paestum, 2012.

2. Pour une synthèse récente sur les fouilles de Sélinonte voir S. TUSA (éd.), *Selinunte (Studia Archaeologica, 179)*, Rome, 2010, avec une contribution de D. Mertens, « L'architettura templare », p. 65-96.

3. M. Cl. CONTI, *Il più antico fregio dallo Heraion del Sele. Scultura architettonica e comunicazione visiva (Studi e materiali di archeologia, 8)*, Florence, 1994.

4. Voir récemment D. MERTENS, *Città e monumenti dei Greci d'Occidente. Dalla colonizzazione alla crisi di fine V sec. a.C.*, Rome, 2006, p. 138-140.

5. E. GABRICI, « Per la storia dell'architettura dorica in Sicilia », *MonAnt*, 35, 1933-35, p. 137-262 ; G. SCICHLONE, « Tre rivestimenti fittili selinuntini e alcuni problemi della produzione siceliota arcaica », *ASAtene* n.s., 23-24, 1961-62, p. 173-217.

manière sûre à un bâtiment précis (le Temple 'M'). À l'exception des TCA récupérées dans les trois campagnes de fouilles du Temple 'M' de Contrada Gaggera (1954-1956), le reste des TCA provient de l'acropole et des sondages menés le long de la muraille. Dans les chap. II et III, MC examine le matériel de manière systématique : une brève introduction, suivie du catalogue des éléments et de l'analyse des pâtes et, enfin, une discussion des aspects stylistiques et chronologiques. Le dossier contient 332 fiches qui correspondent aux 323 fragments (y compris trois clous en bronze découverts en association avec les TCA) conservés au Parc archéologique de Sélinonte et 9 fragments du musée de Castelvetrano. Pour chacune de ces pièces, une abondante documentation graphique et photographique est donnée directement dans le texte. L'extraordinaire qualité de certains dessins et des reconstitutions bidimensionnelles (systématiquement fournies pour la *simā* et le cofrage) contraste cependant avec la piètre qualité des clichés en niveaux de gris et l'absence complète d'images en couleurs.

À ces 332 fiches il faut ajouter 120 pièces du musée archéologique de Palerme, présentées (et souvent discutées) avec une brève description et une bibliographie synthétique. À travers l'examen de ces 452 objets, MC arrive à isoler, d'une part 27 toits du VI^e s., répartis selon le classement traditionnel en trois systèmes (sicéliote, corinthien et sélinontin) et classés selon des critères topographiques (sur ce point, voir *infra*) et chronologiques ; d'autre part trois types de tuiles faîtières, trois types d'acrotères, une antéfixe faîtière, trois types d'antéfixes à tête de gorgone, deux types d'antéfixes à tête de silène, deux types d'antéfixes à tête de jeune homme (?), pour la période allant de la fin du VI^e s. à 409 av. J.-C. ; leur étude est purement typologique, sans aucune attribution à un toit spécifique.

Le volume se termine par un chapitre de synthèse, qui revient sur la chronologie et sur certains traits caractéristiques des TCA de Sicile (de Sélinonte en particulier) et de Grande-Grèce, et par une bibliographie très complète.

On évitera ici de présenter les caractéristiques de chaque toit, laissant plutôt au lecteur le plaisir de découvrir formes et décors de cette extraordinaire production coroplastique. Je me permettrai cependant de revenir rapidement sur certaines questions.

Pour prévenir tout malentendu, il convient de préciser tout de suite le concept de « toit », qui

constitue l'argument central du volume (chap. II). Bien qu'elle se réfère explicitement à une acception « organique et maximaliste » du terme « toit », vu à la fois comme un système de couverture (incluant la charpente en bois) et l'ensemble des revêtements en terre cuite, MC ne se réfère en réalité qu'aux seconds. En conséquence, la discussion des toitures elles-mêmes est sacrifiée. Pouvait-il en aller autrement ? En effet, même à Sélinonte, comme sur la plupart des chantiers de fouilles du XX^e s., le binôme tuiles + couvre-joints (tuiles plates avec rebords latéraux et couvre-joints semi-circulaires et pentagonaux, dans ce cas) n'a fait l'objet ni d'une conservation ni d'un enregistrement scrupuleux. Dans l'ouvrage de MC, les toits sélinontins se limitent donc aux éléments des rangées terminales et/ou des rampants, avec l'apparition occasionnelle de revêtements de la poutre faîtière.

Toujours sur le plan méthodologique, une autre observation, qui concerne l'ensemble de l'ouvrage, s'impose. Il s'agit d'une considération « stratigraphique », en relation étroite avec la nature même de la documentation architecturale en terre cuite de Sélinonte. À l'exception du matériel du Temple M, toutes les autres TCA constituent de véritables *disiecta membra* trouvés ici et là, le plus souvent dans des stratigraphies sans rapport avec la période de l'histoire dont elles constituent un témoignage direct. Cette faiblesse structurelle de l'ouvrage de MC est due à l'histoire même de Sélinonte, à la grande césure de 409 av. J.-C. et à la redéfinition punique (notamment dans le quartier situé au nord-est du Temple C) : destruction et opérations de nettoyage ont fait que les TCA se sont déposées dans des couches de remplissage ou dans des niveaux superficiels. C'est donc *cum grano salis* qu'il faut prendre l'affirmation selon laquelle 24 des 27 toits d'époque archaïque doivent être mis en relation avec des édifices situés sur l'acropole et la colline de Manuzza (p. 28). Le critère topographique est pour le moins faible et sans doute dangereux, le lien entre le lieu de découverte et l'emplacement possible du bâtiment concerné étant loin d'être évident. Il faudrait d'ailleurs s'interroger sur la nature (toujours sacrée ?) de tels bâtiments.

Ce manque d'indications stratigraphiques et d'ensembles « fermés » a une conséquence cruciale pour la construction du travail de MC. L'assemblage des différents fragments architecturaux et leur attribution à des toits spécifiques reposent exclusivement sur l'analyse autoptique des pâtes, éventuellement

des engobes, des pigments et des détails picturaux. Cette collation impressionnante est louable, car elle revient sur des pièces bien connues et publiées, en les mettant en relation avec les nouvelles. Cependant, bien que méritoire, ce procédé demeure empirique et nécessite des confirmations. Personnellement, je pense qu'il aurait été plus approprié — compte tenu des complications stratigraphiques et de la méthode d'analyse adoptée — de structurer la recherche de manière différente, avec une première partie consacrée à la « simple » sériation chrono-typologique et une seconde partie dédiée au véritable assemblage des *disiecta membra* en sets de terres cuites, voire en toits. Cette solution aurait rendu plus visibles pour le lecteur, me semble-t-il, les associations et attributions proposées par l'a., tout en lui laissant la possibilité d'en proposer d'autres.

Quoi qu'il en soit, l'attitude de MC face aux tuiles faîtières est révélatrice. Dans trois cas au moins (p. 88, toit 8 ; p. 111, toit 13 ; p. 133-139, toit 17), l'association de la tuile faîtière avec un toit spécifique n'est pas justifiée de manière explicite et sûre (avec une vague allusion à une certaine analogie des pâtes). Les conséquences de ce procédé apparaissent clairement dans la présentation de certains fragments de tuiles faîtières insérés dans la discussion du toit 3 — conformément à la proposition originellement avancée par E. Gabrici — puis dissociés de ce dernier en raison du rapport de proportions entre la *sima* latérale, les tuiles et la tuile faîtière (p. 56). Non seulement ce raisonnement ne me paraît pas définitif en raison des nécessités liées à l'emboîtement de la tuile courante dans la partie postérieure de la *sima* mais, plus sérieusement, ce type de tuile faîtière peut théoriquement être attribué à n'importe quel autre toit archaïque de Sélinonte. Cette discussion, bien que d'un grand intérêt, reste donc vaine. En poursuivant dans cette direction, il faudrait peut-être montrer plus de prudence dans l'attribution du seul fragment d'antéfixe (p. 130-133, n° 73) au toit 16, ainsi que dans l'interprétation de la tuile faîtière mentionnée ci-dessus (n° 74) et d'une autre tuile faîtière (n° 35), qui constitueraient les seuls témoins à la fois du toit 17 et du toit 7. Une remarque à propos de la deuxième pièce : tout en considérant comme admissible l'hypothèse

de l'*ephippion* (p. 78), MC préfère ne pas prendre parti. Je crois néanmoins — si ma lecture du dessin proposé (p. 77, fig. 56) est correcte — qu'une confirmation de cette interprétation pourrait venir de la conformation plane de la face supérieure de la tuile (conçue en forme de socle pour supporter un acrotère ?).

Cela étant, on ne peut que saluer le niveau extrême du détail adopté pour l'examen technique de chaque pièce dans ses caractéristiques morphologiques et dimensionnelles, ou encore dans le signalement d'une retouche voire d'un nouveau travail avant leur mise en œuvre. Il faut aussi relever l'attention particulière portée à l'identification de plusieurs phases de construction et reconstruction, voire de réparation des toits. Dans cette tentative de rendre « mobile l'immobilité », MC réussit par exemple à démontrer la restauration probable du toit 1, le plus ancien de Sélinonte, par l'observation attentive de deux fragments (n° 2 et 3). Les résultats les plus significatifs de cette démarche viennent de l'examen des restes du Temple 'C', avec la proposition d'une nouvelle périodisation et d'une nouvelle datation du complexe (voir *infra*), ainsi que des TCA du Temple 'Y' (ou Temple des « petites métopes »). C'est toujours cette attention extrême au détail qui permet à MC d'attribuer le fragment de coffrage n° 4 aux côtés plutôt qu'aux rampants du toit 2, en raison de l'inclinaison du retour supérieur (p. 39), d'identifier trois séries d'antéfixes (correspondant à trois types de pâtes) pour la *sima* d'égout à *anthémion* ajouré du Temple C (p. 161-163, toit 18), de dissocier les TCA traditionnellement attribuées au Temple Y et de les attribuer à deux autres toits (p. 186-204, toits 20 et 22), ou encore de reconstruire pour le toit 20 une *sima* latérale à quatre antéfixes et trois points d'égout (p. 197, fig. 184). À propos de ce toit, daté de 530 av. J.-C. environ, il faudra absolument revenir par la suite sur l'affinité étroite de ses coffrages, caractérisés par une bande plate de couronnement et une *kyma* recta (p. 189-193, 200 ; fig. 184B), avec des coffrages diffusés à partir de 540 dans les colonies achéennes (Paestum et Métaponte), comme à Tarente et dans ses environs, ainsi que dans la Basilicate nord-occidentale⁶.

6. V. CAPOZZOLI, « I rivestimenti fittili dell'anaktoron di Torre di Satriano: le coperture e le decorazioni architettoniche », M. OSANNA et al. (éd.), *Lo spazio del potere. La residenza ad abside, l'Anaktoron, l'Episcopio a Torre di Satriano (Actes du Colloque de Tito, 27-28 sept. 2008)*, Venosa, 2009, p. 141-143.

Dans ce cadre, les résultats du chap. III sont tout aussi intéressants, en particulier la proposition de sériation typologique des antéfixes et l'identification de types inconnus jusqu'à présent (p. 291-292 : type C de l'antéfixe à tête de Gorgone ; p. 296 : type A de l'antéfixe de Silène), ou encore l'*editio princeps* d'une splendide antéfixe à tête de jeune homme (p. 300-306), dans laquelle MC suggère de voir la représentation d'une divinité fluviale : une création parfaitement sélinontine, peu de temps avant la destruction carthaginoise de 409 av. J.-C.

Tout au long de l'ouvrage, la description des motifs décoratifs est exemplaire ; ils sont analysés dans les moindres détails picturaux et/ou du dessin (parfois préparatoire), à des fins de classement stylistique mais aussi de restitution des dimensions des pièces, impossible à obtenir autrement. Dans cet esprit, les tableaux récapitulatifs pour chaque toit sont l'une des contributions les plus significatives du volume, avec l'indication de ses composants et de leurs dimensions (conservées et restituées). Tout en renvoyant aux futures discussions de métrologie qui devront inévitablement découler de ce travail, un examen rapide de ces tableaux laisse à mon avis entrevoir l'existence de certains modules et le recours à des unités de mesure spécifiques. Tel est le cas, par exemple, de la hauteur de certains coffrages, qui atteignent 31-32 cm, ou encore des 58,7 cm de longueur du coffrage attribué au toit 2 (p. 39). Derrière ces mesures, il n'est pas difficile de discerner l'utilisation de deux valeurs différentes du pied dorique (0,32 et 0,29 cm).

Alors que l'a. accorde une grande importance à tous les détails morphologiques, on est surpris par une certaine négligence vis-à-vis de la partie postérieure de la *sima*, c'est-à-dire la plaque (plus ou moins) horizontale placée sur l'architrave (ou la charpente en bois du toit). Cet élément n'apparaît dans aucune des reconstitutions de la *sima*, même

là où il est effectivement conservé (p. 33, toit 1, entre autres), et pourtant sa prise en compte aurait constitué une excellente occasion pour discuter des systèmes de charpente ainsi que de la pente des toits et, par conséquent, des solutions techniques adoptées au fil du temps dans la mise en œuvre des éléments de toiture et des revêtements en terre cuite. Contrairement à E. Gabrici, MC évite d'analyser systématiquement cet aspect, tout en signalant l'existence de trous voire de clous de fixation (dont trois publiés) dans les coffrages, ou encore en précisant l'angle d'inclinaison de leurs retours. De ce point de vue, il me paraît utile de signaler l'initiative de l'IBAM-CNR de Lecce qui, en collaboration avec l'équipe de l'IFA de New York dirigée par Cl. Marconi, a procédé à la reconstitution en 3D du toit (charpenterie + toiture + TCA) du Temple C de Sélinonte⁷.

À côté de la réflexion sur l'architecture, il sera utile à l'avenir de mettre en relation les nouveautés introduites dans la coroplastie architecturale, en particulier vers le milieu du VI^e s., avec les tendances enregistrées dans la production de la petite plastique. À la suite d'une étude sur les figurines en terre cuite du sanctuaire de la Malophoros, M. Albertocchi rappelle entre autres que depuis 550 av. J.-C. — période qui, selon le classement chronologique proposé par MC, voit l'introduction du système « corinthien » — on a assisté à l'inter ruption soudaine des importations corinthiennes et au début des importations gréco-orientales⁸. En parallèle, il sera tout aussi essentiel d'ouvrir l'enquête sur les installations artisanales liées aux TCA : face à des produits impressionnants en termes de qualité et de quantité, il est vraiment surprenant de constater le manque total — mais des réponses positives pourraient néanmoins provenir de la poursuite des fouilles de l'énorme *kerameikos* repéré dans le secteur oriental de la ville⁹ — de tout

7. Un aperçu dans F. GABELLONE, « La trasparenza scientifica in archeologia virtuale: una lettura critica al principio n. 7 della Carta di Siviglia », *Ricerca Scientifica e Tecnologie dell'Informazione*, 2 2012, p. 107-113 ; <http://caspur-ciberpublishing.it/index.php/scires-it/article/view/9545/8914> (consulté le 10/11/14). La reconstitution du toit du Temple C est visible en partie sur le site web officiel de l'IBAM IT-Lab : <http://www.itlab.ibam.cnr.it/> (consulté le 10/11/14).

8. M. ALBERTOCCHI, « Daedalia Selinuntia II. Osservazioni sulla coroplastica selinuntina d'età tardo-orientalizzante », Cl. ANTONETTI, S. DE VIDO (éd.), *Temi selinuntini*, Pise, 2009, p. 20-23 en part. Voir aussi M. ALBERTOCCHI, « Dalle origini all'età arcaica: importazioni e rielaborazioni locali », M. ALBERTOCCHI, A. PAUTASSO (éd.), *Philotechnia: studi sulla coroplastica della Sicilia greca*, Naples, 2012, p. 94-96.

9. Pour une présentation de l'important programme de fouilles mené de 2010 à 2012 à Sélinonte par l'Institut d'archéologie de l'université de Bonn, voir M. BENTZ *et al.*, « Das Handwerkerviertel von Selinunt. Die Töpferwerkstatt in der Insula S 16/17-E. Vorbericht zu den Kampagnen 2010-2012 », *RM*, 119, 2013, p. 69-98.

lieu de production des TCA tant à l'intérieur que dans la *chôra* de Sélinonte.

Avant de conclure, je signale encore trois autres aspects de l'ouvrage de MC. Tout d'abord, la large section consacrée dans le chap. II (p. 139-184) à l'examen du toit 18 du Temple C. En renonçant définitivement, sur la base de la nouvelle contribution de C. M. Amici¹⁰ — mais je me permets d'affirmer que cette question est encore loin d'avoir trouvé une solution définitive —, à l'idée originale d'un toit chinois (ou en pagode), formulée par R. Koldewey et O. Puchstein (reprise ensuite par E. Gabrici), MC propose de dater la première phase de construction de 530 av. J.-C., avec une modification ou réparation importante vers 510 (voir aussi p. 320-321). Cette hypothèse, sans doute ingénieuse, puisqu'elle permet une meilleure compréhension de l'hétérogénéité chronologique des différents éléments de ce toit, nécessite cependant encore une confirmation. J'inviterai rapidement ici à revenir sur le profil en bec de corbin de ces *simas* et coffrages : s'il est en effet hors de question de considérer la structure globale des revêtements comme une invention purement sélinontine, il me semble néanmoins légitime de souligner une possible influence de l'Ouest de la Grèce pour ce type de décor déjà adopté dans les *simas* rampantes et latérales du premier Artémision de Corfou (590-580). Le toit du Temple C autorise à mon avis une autre observation : malgré la grande complexité de sa mise en œuvre, MC ne détecte la présence que de quelques lettres peintes, mises en relation avec le montage de la *simas* latérale (p. 179), ce qui pourrait confirmer une tendance générale des toits sélinontins à ne pas avoir eu recours, sinon rarement, à ce mode de montage, au contraire de ce qui se passe dans certains contextes de Grande-Grèce.

Quoi qu'il en soit, il est clair que l'un des apports les plus originaux de ce travail est l'examen des matériaux architecturaux relatifs au toit du Temple M (toit 26) de la Contrada Gaggera (p. 230-257). Il s'agit de l'*editio princeps* de toutes les pièces (72 fragments) se rapportant au système de couverture et à la décoration architecturale de cette structure, mais aussi de la première tentative de datation de ce temple, qui a depuis toujours fait l'objet de vives discussions. L'identification de deux types de coffrages

sur la base de l'examen du retour inférieur (p. 241) est tout à fait notable. En revanche, je me demande si le fragment n° 260, interprété comme élément de revêtement et/ou de soutien (p. 250), ne peut pas être lu horizontalement et considéré plutôt comme une sorte de plinthe (d'angle ?) pour l'installation d'un acrotère, d'autant qu'il ne semble pas avoir été conçu pour être visible.

Une dernière nouveauté est la publication, parmi les objets conservés au musée de Castelvetrano, d'un fragment de tuile d'égout relatif à la *simas* à *anthémion* ajouré du Temple E1 (550-540), le prédécesseur du Temple E sur la colline orientale de Sélinonte (p. 261-262). Les réflexions de MC sur la *simas* de ce toit — qui fera l'objet d'une publication séparée (p. 261, n. 1011) — sont tout à fait convaincantes : cette *simas* constituera le « chiffre » du système sélinontin de la seconde moitié du VI^e s., trouvant dans le toit du Temple C « l'ultima grandiosa espressione dell'officina selinuntina » (p. 329). Pour ce modèle, l'a. propose d'aller chercher à Métaponte une source d'inspiration possible, en raison de son affinité avec une *simas* à *anthémion* appartenant à un bâtiment inconnu de la colonie achéenne et datable du deuxième quart du VI^e s. (p. 318-319). Or il ne fait aucun doute que l'une des principales contributions du livre de MC est précisément d'avoir souligné la relation entre les TCA de Sélinonte et la production architecturale de Grande-Grèce, en particulier de la colonie achéenne de Métaponte, suggérant (ou, plutôt, confirmant) l'existence de certaines voies de communication préférentielles. À mon avis on pourrait dès lors mieux comprendre l'affinité entre une célèbre *arula* en terre cuite de Naxos et les premières frises archaïques de Métaponte et de Siris¹¹ ou, un siècle plus tard, l'apparition à Sélinonte même de *simas* d'égout (en pierre, cette fois) presque identiques aux *simas* en terre cuite de la même époque, avec gargouilles à tête de lion des Temples A et B de Métaponte.

En conclusion, le travail de MC constitue un ouvrage central pour l'étude des systèmes de décoration architecturale de Sicile, et plus généralement une référence essentielle pour toute recherche sur les TCA du Sud de l'Italie. Il faut du reste espérer que les résultats d'un tel examen pourront être

10. C. M. AMICI, « Selinunte, tempio C: analisi tecnica per la ricostruzione », *Palladio*, 44, 2009, p. 11-30.

11. M. C. LENTINI, « Arule figurate di Naxos », dans *Ead.*, *Un'arula tra Heidelberg e Naxos: atti del seminario di studi, Giardini Naxos, 1990*, Florence, 1993, p. 35-39, fig. 4-5.

définitivement confirmés par des analyses archéométriques des principales pièces et par la publication définitive des TCA sélinontines inédites conservées dans les réserves du musée de Palerme (projet de l'équipe de l'IFA de New York). Au final, grâce aux résultats exceptionnels des fouilles de D. Mertens dans la zone de l'agora et aux sondages en cours de Cl. Marconi sur l'acropole (avec la découverte en 2012 de la première phase de construction du Temple R, désormais le plus ancien de Sélinonte), il devrait être possible de restituer à son édifice chacun

des toits identifiés au cours du siècle écoulé dans la sous-colonie mégarienne, répondant ainsi à l'appel lancé dès 1933 par E. Gabrici : « Dove sorsero questi edifici arcaici? Lo dirà lo scavatore futuro »¹².

Vincenzo CAPOZZOLI,
 Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
 UFR 03 – Histoire de l'art et archéologie,
 3, rue Michelet,
 75006 Paris.
 vincenzo.capozzoli@univ-paris1.fr

WOLF Markus, *Die Agora von Solunt. Öffentliche Gebäude und öffentliche Räume des Hellenismus im griechischen Westen (Sonderschriften des DAI Rom, 16)*, Wiesbaden, Reichert Verlag, 2014, 1 vol. 24 x 34, 92 p., 46 fig. n/b ds t., 113 pl. h. t. et 2 plans dépl. libres.

En 2003, dans la même collection à reliure verte de l'Institut archéologique allemand de Rome, M. Wolf avait publié une importante étude des grandes maisons hellénistiques proches de l'agora de Solonte (*Die Häuser von Solunt und die hellenistische Wohnarchitektur, Sonderschriften des DAI Rom, 14*), avec une analyse comparative qui les replaçait dans l'ensemble de l'architecture domestique de la Grèce d'Occident et même du monde hellénistique. Dans la foulée, il s'est attelé à un nouveau relevé et à une restitution de l'agora de Solonte et des constructions publiques qui l'entourent, également pour aboutir à une meilleure connaissance des agoras hellénistiques, à partir d'une large étude comparative. Un troisième volume est prévu, consacré à l'architecture religieuse.

Autant prévenir d'emblée les archéologues que rebutent les minutieuses descriptions techniques de murs ou de blocs : ils seront vite tentés de passer directement aux conclusions partielles ou même à la conclusion générale (en deux versions, allemande et italienne). Car il s'agit spécifiquement d'un travail d'architecte, rigoureusement méthodique, qui donne pour chaque monument ou partie de monument une sorte de fiche à l'appui de l'illustration (dessins, plans, clichés n/b, ces derniers assez souvent mal contrastés), en précisant toutes les mesures, surtout les différences de niveaux, les matériaux, les traces de scellement, d'enduits et tout

ce qui pourrait servir à une chronologie relative. Il fut un temps où certains de ces détails n'étaient pas publiés ou, plus récemment, ils étaient engrangés sur un CD, mais désormais toutes les observations et les hypothèses, quelles qu'elles soient, sont présentées *in extenso* — sans doute pour montrer au lecteur pointilleux que rien n'a été oublié (?). Il n'en reste pas moins que ce choix éditorial aboutit à un ouvrage qui ne risque guère d'être lu d'un trait, même par un spécialiste, et qui servira surtout à la consultation, grâce aux nombreuses pauses introduites par l'annonce rituelle « Zusammenfassend » et aux précieux *indices* de la fin. Ce travail nécessite évidemment de connaître la terminologie architecturale allemande : ainsi, la « Flügelrisalit U-förmige Stoa » correspond à notre portique en *pi*, ou « à avancées » (plutôt que : « à *paraskènia* », qui renvoie à l'architecture théâtrale).

Le chap. I répond exactement au titre de l'ouvrage. Après un très court historique de la recherche, qui évoque Vincenzo Tusa et Armin Wiegand, sont rapidement expliqués les matériaux et les techniques employés (*l'opus signinum* est bien présent, comme dans les maisons voisines). Vient ensuite « l'état actuel » du portique à l'ouest de l'agora, au pied de la pente, en commençant par les neuf chambres ou exèdres rectangulaires qui occupaient le mur de fond (elles sont longuement décrites une à une, de la même façon, avec un exposé chiffré), puis c'est

12. E. GABRICI, « Per la storia dell'architettura dorica in Sicilia », *MonAnt*, 35, 1933-35, p. 138.